Arthur Cravan

Oscar Wilde est vivant !

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Oscar Wilde vu par la presse française, début XX^e^ siècle.

Fabian Avenarius Lloyd,
dit Arthur Cravan (1887-1918), en 1908.

C'ÉTAIT LA NUIT du vingt-trois mars dix-neuf cent treize. Et si je vais donner des détails minutieux sur l'état d'âme que j'avais en cette soirée de fin d'hiver, c'est que ce furent les heures les plus mémorables de ma vie. Je veux aussi montrer les étrangetés de mon caractère, foyer de mes inconséquences ; ma détestable nature, que je ne changerai pourtant contre aucune autre, bien qu'elle m'ait toujours défendu d'avoir une ligne de conduite ; parce qu'elle me fait tantôt honnête, tantôt fourbe, et vaniteux et modeste, grossier ou distingué. Je veux vous les faire deviner afin que vous ne me détestiez point, comme, tout à l'heure, vous seriez peut-être tenté de le faire en me lisant.

C'ÉTAIT LA NUIT du vingt-trois mars dix-neuf cent treize. Sans doute ne sommes-nous pas physiquement semblables : mes jambes doivent être beaucoup plus longues que les vôtres, et ma tête haut perchée, est par là, heureusement balancée : notre tour de poitrine diffère aussi, ce qui, probablement, vous empêchera de pleurer et rire avec moi.

C'ÉTAIT LA NUIT du vingt-trois mars dix-neuf cent treize. Il pleuvait. Dix heures avaient déjà sonné. J'étais couché tout habillé sur mon lit, et je n'avais pas pris soin d'allumer la lampe, car ce soir-là je m'étais senti lâche devant un si grand effort. Je m'ennuyais affreusement. Je me disais : « Ah Paris, que je te porte de haine ! Que fais-tu dans cette ville ? Ah ! c'est du propre ! Sans doute, penses-tu y réussir ! Mais il faut vingt ans pour le faire, mon pauvre, et si tu atteins à la gloire tu seras alors laid comme un homme. Je ne comprendrai jamais comment Victor Hugo a pu, quarante ans durant, faire son métier. Toute la littérature, c'est : ta, ta, ta, ta, ta, ta. L'Art, l'Art, ce que je m'en fiche de l'Art ! Merde, nom de Dieu ! – Je deviens terriblement grossier à ces moments-là, –

et pourtant je sens que je ne dépasse aucune limite, puisque j'étouffe encore. – Malgré tout, j'aspire au succès, car je sens que je saurais drôlement m'en servir, et je trouverais amusant d'être célèbre ; mais comment ferais-je pour me prendre au sérieux ? Dire que, tant que nous sommes, nous ne rions pas sans discontinuer. Mais, nouvel embarras, je désire aussi la vie merveilleuse du raté. Et comme la tristesse en moi se mêle toujours à la plaisanterie, c'était des : « Oh, la la ! » suivis aussitôt de : « Tra, la, la ! » Je pensais encore : Je mange mon capital, ça va être gai ! et je puis deviner, ce que sera ma peine, quand, vers la quarantaine, à tous les points de vue, je me verrai ruiné. « Ohé ! » ajoutai-je immédiatement en manière de conclusion à ces petits vers ; car il fallait que je riasse encore. Cherchant une diversion, je voulus rimer, mais l'inspiration, qui se plaît à agacer la volonté par mille détours, me fit complètement défaut. À force de me creuser la tête, je trouvais ce quatrain d'une ironie connue qui me dégoûta bien vite :

J'étais couché sur mes draps,
Comme un lion sur le sable,
Et, pour effet admirable,
Je laissais pendre mon bras,

Incapable d'originalité, et ne renonçant pas à produire, je cherchai à donner quelque lustre à d'anciennes poésies, oubliant que le vers est un enfant incorrigible ! Naturellement, je n'eus pas plus de succès : tout restait aussi médiocre. Enfin, dernière extravagance, j'imaginais le *prosopoème,* chose future, et dont je renvoyai, du reste, l'exécution aux jours heureux – et combien lamentables – de l'inspiration. Il s'agissait d'une pièce commencée en prose et qui insensiblement par des rappels – la rime

– d’abord lointains et de plus en plus rapprochés, naissait à la poésie pure.

Puis je retombais dans mes tristes pensées.

Ce qui me faisait le plus de mal c’était de me dire que je me trouvais encore à Paris, trop faible pour en sortir ; que j’avais un appartement et même des meubles – à ce moment-là, j’aurais bien mis le feu à la maison – que j’étais à Paris quand il y avait des lions et des girafes ; et je pensais que la science elle-même avait enfanté ses mammouths, et que nous ne voyions déjà plus que des éléphants ; et que dans mille ans la réunion de toutes les machines du monde ne ferait pas plus de bruit que « scs, scs, scs ». Ce « scs, scs, scs » m’égaya faiblement. Je suis ici, sur ce lit, comme un fainéant ; non point qu’il me déplaise d’être un terrible paresseux ; mais je hais de rester longtemps que ça, quand notre époque est la plus favorable aux trafiquants et aux filous ; moi, à qui il suffit d’un air de violon pour me donner la rage de vivre ; moi qui pourrais me tuer de plaisir ; mourir d’amour pour toutes les femmes ; qui pleure toutes les villes, je suis ici, parce que *la vie n’a pas de solution.* Je puis faire la fête à Montmartre et mille excentricités, puisque j’en ai besoin ; je puis être pensif, physique ; me muer tour à tour en marin, jardinier ou coiffeur ; mais, si je veux goûter aux voluptés du prêtre, je dois donner un lustre sur mes quarante années d’existence, et perdre d’incalculables jouissances, durant que je serai uniquement sage. Moi, qui me rêve même dans les catastrophes, je dis que l’homme n’est si infortuné que parce que mille âmes habitent un seul corps.

C’ÉTAIT LA NUIT du vingt-trois mars dix-neuf cent treize. Par instant, j’entendais siffler un remorqueur, et je me disais :

« Pourquoi es-tu si poétique, puisque tu ne vas pas plus loin que Rouen, et que tu ne cours aucun danger ? Ah ! laisse-moi rire, rire, mais rire comme Jack Johnson ! »

Sans doute, avais-je, ce soir-là, l'âme d'un déchu, car, j'en suis sûr, personne – puisque je n'ai jamais trouvé un ami – n'a aimé autant que moi : chaque fleur me transforme en papillon ; mieux qu'une brebis, je foule l'herbe avec ravissement ; l'air, ô l'air ! des après-midis entières ne m'occupai-je pas à respirer ?

À l'approche de la mer, mon cœur ne danse-t-il pas ainsi qu'une bouée ? et dès que je fends la vague mon organisme est celui d'un poisson. Dans la nature, je me sens feuillu ; mes cheveux sont verts et mon sang charrie du vert ; souvent, j'adore un caillou ; l'angélus m'est cher ; et j'aime à écouter le souvenir lorsqu'il se plaint comme un sifflet.

J'étais descendu dans mon ventre, et je devais commencer à être dans un état féerique ; car mon tube digestif était suggestif ; ma cellule folle dansait ; et mes souliers me paraissaient miraculeux. Ce qui m'incite encore à penser de la sorte, c'est qu'à cette minute je perçus un faible bruit de sonnette, de quoi le timbre ordinaire, en apparence, se répandit dans tous mes membres, comme un liquide merveilleux. Je me levais lentement et, précipitamment, j'allais ouvrir, joyeux d'une diversion aussi inattendue. Je tirai la porte : un homme immense se tenait devant moi.

— Monsieur Lloyd.

— C'est moi-même, fis-je ; voulez-vous vous donner la peine d'entrer.

Et l’étranger foula mon seuil avec des airs magiques de reine ou de pigeon.

— Je vais faire la lumière… pardonnez-moi de vous recevoir ainsi… j’étais seul, et…

— Non, non, non ; de grâce, ne vous dérangez en aucune façon.

J’insistai.

— Une dernière fois, je vous prie, me dit l’inconnu, recevez-moi dans l’ombre.

Amusé, je lui offris un fauteuil, et lui fis vis-à-vis. Aussitôt il commença :

— Vos oreilles peuvent-elles entendre des choses inouïes ?

— Pardon, balbutiai-je, un peu interloqué, pardon, je n’ai pas très bien compris.

— J’ai dit : « Vos oreilles peuvent-elles entendre des choses inouïes ? » Cette fois, je dis simplement : oui.

Alors, prenant un temps, celui que je croyais un étranger prononça : « Je suis Sébastien Melmoth. »

Jamais je ne pourrai rendre ce qui se passa en moi : dans une abnégation subite et totale de moi-même, je voulais lui sauter au cou, l’embrasser comme une maîtresse, lui donner à manger et à boire, le coucher, le vêtir, lui procurer des femmes, enfin, sortir tout mon argent de la banque pour lui en remplir les poches. Les seules paroles que j’arrivais à articuler afin de résumer mes sentiments innombrables, furent : « Oscar Wilde ! Oscar Wilde ! » Celui-ci comprit mon trouble et mon amour, et murmura : « *Dear Fabian.* » De m’entendre nommer ainsi familièrement et tendrement me toucha jusqu'aux larmes. Puis, changeant d'âme, comme une boisson exquise, j'aspirai les délices d'être l'un des acteurs d'une situation unique.

L'instant d'après, une curiosité folle me poussait à vouloir le distinguer dans la nuit. Et, emporté par la passion, je n'éprouvais aucune gêne à dire : « Oscar Wilde, je voudrais vous voir ; laissez-moi éclairer cette chambre. »

— Faites, me répondit-il d'une voix très douce.

J'allais donc, dans une pièce voisine, chercher la lampe ; mais, à son poids, je me rendis compte qu'elle était vide ; et c'est avec un flambeau que je retournais auprès de mon oncle.

Tout de suite, j'envisageai Wilde : un vieillard à barbe et cheveux blancs, c'était lui !

Une indicible peine m'étranglait. Bien que j'eusse souvent, par jeu, calculé l'âge que Wilde aurait aujourd'hui, la seule image qui m'enchantât, répudiant jusqu'à celle de l'homme mûr, était celle-là qui le montrait jeune et triomphant. Quoi ! Avoir été poète et adolescent, noble et riche, et n'être plus que vieux et triste. Destins ! était-ce possible ? Mordant mes pleurs et m'approchant de lui, je l'étreignis ! Je baisais ardemment sa joue ; puis j'appuyais mes cheveux blonds sur sa neige, et longtemps, longtemps, je sanglotai.

Le pauvre Wilde ne me repoussait point ; au contraire, ma tête de son bras fut même doucement environnée ; et il me pressait contre lui. Il ne disait rien, seulement, une ou deux fois, je l'entendis murmurer : « Oh mon Dieu ! oh mon Dieu ! », aussi : « Dieu a été terrible ! » Par une étrange aberration du cœur, ce dernier mot prononcé avec un fort accent anglais, encore que je fusse abîmé dans mon atroce douleur, me donna une diabolique envie de rire ; et ce, d'autant plus, qu'à la même seconde, une larme chaude de Wilde roula sur mon poignet ; ce qui me fit avoir cette horrible saillie ; « La larme du capitaine ! » Ce mot me rasséréna, et me détachant hypocritement de Wilde, j'allai me rasseoir en face de lui.

Je commençais alors de l'étudier. J'examinais d'abord la tête qui était basanée avec des rides profondes et presque chauve. La pensée qui dominait en moi était que Wilde semblait plus musical que plastique, sans songer à donner un sens très précis à cette définition ; en vérité, plus musical que plastique. Je le regardai surtout en son ensemble. Il était beau. Dans son fauteuil il avait l'air d'un éléphant ; le cul écrasait le siège où il était à l'étroit ; devant les bras et les jambes énormes j'essayais avec admiration d'imaginer les sentiments divins qui devaient habiter de pareils membres. Je considérai la grosseur de sa chaussure ; le pied était relativement petit, un peu plat, ce qui devait donner à son possesseur l'allure rêveuse et cadencée des pachydermes, et, bâti de la sorte, en faire mystérieusement un poète. Je l'adorais parce qu'il ressemblait à une grosse bête ; je me le figurais chier simplement comme un hippopotame ; et le tableau me ravissait à cause de sa candeur et sa justesse ; car, sans amis avec une mauvaise influence, il avait dû tout attendre des climats néfastes, et revenait soit des Indes ou de Sumatra, ou d'ailleurs. Très certainement, il avait voulu finir au soleil – peut-être dans l'Obock – et c'est quelque part là que poétiquement je me le représentais, dans la folie du vert de l'Afrique et parmi la musique des mouches, faire des montagnes d’excréments.

Ce qui me fortifiait dans cette idée, c’est que le nouveau Wilde était silencieux, et que j’avais connu un facteur, également muet, qui aurait été un imbécile, mais qui semblait sauvé, parce qu’il avait séjourné à Saïgon.

À la longue, je le pénétrai mieux en voyant ses yeux lourds, aux cils rares et malades ; aux prunelles qui m’ont parues marron, bien que je ne saurai, sans mentir, témoigner de leur véritable couleur ; au regard qui ne fixait point et se répandait en une large nappe. Le comprenant davantage, je ne pouvais me défendre de la réflexion : qu’il était plus musical que plastique ; qu’avec une telle apparence, il ne pouvait être ni moral, ni immoral ; et je m’étonnais que le monde ne se soit pas fait plus tôt l’opinion qu’il avait devant lui un homme perdu.

La figure bouffie était malsaine ; les lèvres épaisses, exsangues, découvraient parfois les dents pourries de ma retenue et devenir bruyant ; c’est alors que je me permis de lui poser cette question vulgaire : « Ne vous a-t-on jamais reconnu ? »

Si, plusieurs fois, surtout au début, en Italie. Un jour même, dans le train, un homme qui me faisait vis-à-vis me regardait tellement que je crus devoir déployer mon journal pour m’en masquer, afin d’échapper à sa curiosité ; car je n’ignorais point que cet homme savait que j’étais Sébastien Melmoth. – Wilde persistait à s’appeler ainsi. – Et, ce qui est plus affreux, c’est que l’homme me suivit, quand je descendis du train, – je crois que c’était à Padoue, – s’attabla en face de moi au restaurant ; et, ayant recruté, je ne sais par quels moyens, des connaissances ; car, comme moi, l’homme paraissait un étranger, il eut l'horrible plaisanterie de citer mon nom de poète à haute voix, feignant de s'entretenir de mon œuvre. Et tous me perçaient de leurs yeux, pour voir si je me troublerai. Je n'eus d'autre ressource que de quitter nuitamment la ville.

J'ai rencontré aussi des hommes qui avaient des yeux plus profonds que les yeux des autres hommes, et qui me disaient clairement de leurs regards : « Je vous salue, Sébastien Melmoth ! »

J'étais prodigieusement intéressé, et j'ajoutai : « Vous êtes vivant, quand tout le monde vous croit défunt ; monsieur Davray, par exemple, m'a affirmé qu'il vous avait touché et que vous étiez mort.

— Je crois bien que j'étais mort, répondit mon visiteur, avec un naturel atroce, qui me fit craindre pour sa raison.

— Pour ma part, mon imagination vous a toujours vu dans le tombeau, entre deux voleurs, comme le Christ !

Je demandais alors quelques détails sur une breloque, fixée à sa chaîne de montre, qui n'était autre, m'apprit-il, que la clé en or de Marie-Antoinette, qui servait à ouvrir la porte secrète du Petit-Trianon.

Nous buvions de plus en plus, et remarquant que Wilde s'animait singulièrement, je me mis en tête de l'enivrer ; car il avait maintenant de grands éclats de rire, et se renversait dans son fauteuil.

Je repris : « Avez-vous lu la brochure qu'André Gide – quel abruti – a publié sur vous ? Il n'a pas compris que vous vous moquiez de lui dans la parabole qui doit se terminer ainsi : « Et, ceci s'appelle le disciple. »

Le pauvre, il ne l’a pas pris pour lui !

Et, plus loin, quand il vous montre réunis à la terrasse d’un café, avez-vous pris connaissance du passage où ce vieux grippe-sou laisse entendre qu’il vous a fait la charité ? Combien vous a-t-il donné ? un louis ?

— Cent sous, articula mon oncle, avec un comique irrésistible.

Je poursuivis : « Avez-vous complètement renoncé à produire ? »

— Oh, non ! J’ai terminé des *Mémoires*. – Mon Dieu ! que c’est drôle ! – J’ai encore un volume de vers en préparation, et j’ai écrit quatre pièces de théâtre... pour Sarah-Bernhardt ! s’exclama-t-il, en riant très fort. J’aime beaucoup le théâtre, mais je ne suis vraiment à l’aise que lorsque tous mes personnages sont assis et qu’ils vont causer.

— Écoutez-moi, mon vieux, – je devenais très familier, – je vais vous faire une petite proposition et, du même coup, me montrer un directeur avisé. Voilà, je publie une petite revue littéraire, où je vous ai déjà exploité, – c’est beau une revue littéraire ! – et je vous demanderai un de vos livres que je publierai comme une œuvre posthume ; mais, si vous préférez, je m’improvise votre imprésario ; je vous signe immédiatement un contrat vous liant à moi pour une tournée de conférences sur la scène des *music-halls*. Si parler vous ennuie, je vous produirai dans une danse exotique ou une pantomime, avec des petites femmes.

Wilde s’amusait de plus en plus. Puis, soudain, mélancolique, il fit : « Et Nelly ? » – C’est ma mère. – Cette question me causa un bizarre effet physique, car, à plusieurs reprises, ne m'avait-on pas instruit à demi sur ma naissance mystérieuse ; éclairé très vaguement, en me laissant supposer qu'Oscar Wilde pouvait être mon père. Je lui racontai tout ce que je savais d'elle ; j'ajoutais même que madame Wilde, avant de mourir, lui avait rendu visite, en Suisse. Je lui parlais de monsieur Lloyd – mon père ? – lui rappelant le mot qu'il avait eu sur lui : « C'est l'homme le plus plat que je n'ai jamais rencontré. » Trompant mes prévisions, Wilde, à ce souvenir, sembla chagriné.

J'accommodais, sur son fils Vivian et ma famille, ce qui était susceptible de l'intéresser ; mais je m'aperçus bientôt que je ne le tenais plus en haleine.

Il ne m'avait interrompu qu'une fois, durant mon long discours, pour surenchérir quand je lui avais fait part de ma haine du paysage suisse. « Oui, avait-il ponctué, comment peut-on aimer les Alpes ? Pour moi, les Alpes ne sont que de grandes photographies en blanc et noir. Lorsque je suis dans le voisinage des hautes montagnes, je me sens écrasé ; je perds tout mon sens de la personnalité ; je ne suis plus moi-même ; mon seul désir est de m'en éloigner. Quand je descends en Italie, petit à petit, je rentre en possession de moi-même : je suis redevenu un homme.

Comme nous avions laissé tomber la conversation, il reprit : « Parlez-moi de vous. »

Je lui fis alors un tableau des vicissitudes de ma vie ; je donnai mille détails sur mon enfance de garçon terrible, dans tous les lycées, écoles et instituts d'Europe ; sur ma vie hasardeuse d'Amérique ; les anecdotes foisonnaient ; et Wilde ne cessait de rire gaiement que pour jouir en des convulsions à tous les passages où mes instincts charmants se montraient au grand jour. Et c'était des : « *Oh, dear ! oh, dear !* » continuels.

La bouteille de cherry-brandy était vide, et le voyou naissait en moi.

J'apportai trois litres de vin ordinaire, la seule boisson qui restât ; mais, comme j'en offrais à mon nouvel ami, celui-ci, fort congestionné, me fit de la main un geste de refus.

— *Come on ! have a bloody drink !* m'exclamai-je avec l'accent d'un boxeur américain, duquel il parut un peu choqué ; « Nom de Dieu ! j'ai tué votre dignité. »

Il accepta, toutefois, vida son verre d'un trait et soupira : « De toute ma vie, je n'ai bu autant. »

— Ta gueule, vieux soulard ! hurlai-je, en reversant à boire. Alors, dépassant toutes les bornes, je me mis à l'interroger de la sorte : « Vieille charogne ! veux-tu me dire tout de suite d'où tu viens ; comment as-tu fait pour savoir l'étage que j'habitais ? » Et je criai : « Veux-tu, veux-tu te dépêcher de répondre ; tu n'as pas fini de faire ton chiqué. Ah, non ! mais, des fois ! j' suis pas ton père ! » Et l'insultant entre des rots abominables : « Eh ! va donc ! figure de coin de rue, propre à rien, face moche, raclure de pelle à crottin, cresson de pissottière, feignasse, vieille tante, immense vache ! »

J'ignore si Wilde goûta cette énorme plaisanterie, où l'esprit avait bouclé la boucle, tour facile, lorsqu'on est intoxiqué, et qui permet de garder, au milieu des plus apparentes trivialités, toute sa noblesse. Ce soir, sans doute, ne voulais-je pas me départir d'une certaine coquetterie ; car, en de pareils cas, l'élégance que j'ai décrite ne tient qu'à l'intention, chose si légère qu'elle tentera toujours un jongleur, quand bien même il connaîtrait tout le prix de la simple vulgarité.

Toujours est-il que Wilde me dit en riant : « Que vous êtes drôle ! Mais, Aristide Bruant, qu'est-il devenu ? » Ce qui, sur le champ, me fit imaginer des : « Tu parles, Charles ! Tu l'as dit, bouffi ! »

À un moment donné, mon visiteur osa même : *« I am dry.* » Ce qui peut se traduire ainsi : « Je suis sec. » Et moi de lui remplir à nouveau son verre. Alors, en un immense effort, il se leva ; mais, avec promptitude et d'une poussée de l'avant-bras, je l'aplatis c'est le terme le plus juste – sur son fauteuil. Sans révolte, il tira sa montre : il était trois heures moins le quart. Oubliant de prendre son avis, je crie : « À Montmartre ! nous allons faire la noce. » Wilde ne semble pas pouvoir résister, et sa figure brille de joie ; pourtant il me dit, avec faiblesse : « Je ne peux pas, je ne peux pas. »

— Je vais vous raser et vous mener dans les bars ; là, je ferai semblant de vous perdre, et je crierai très fort : « Oscar Wilde ! viens prendre un whisky. » Vous verrez que nous serons étonnants ! et vous prouverez ainsi que la société n'a rien pu contre votre bel organisme. Et je dis encore, comme Satan : « Du reste, n'êtes-vous pas le Roi de la Vie ? »

— Vous êtes un garçon terrible, murmura Wilde, en anglais. Mon Dieu ! je voudrais bien ; mais je ne peux pas ; en vérité, je ne peux pas. Je vous en supplie, n'éprouvez plus un cœur tenté. Je vais vous quitter, Fabian, et je vous dis adieu.

Je ne m'opposai plus à son départ ; et, debout, il me serra les mains, prit son chapeau qu'il avait posé sur la table, et se dirigea vers la porte. Je l'accompagnai dans l'escalier, et, un peu plus lucide, je demandai. « Au fait, ne veniez-vous pas avec une mission ? »

— Non aucune, gardez le silence sur tout ce que vous avez entendu et vu... ou, plutôt, dites tout ce que vous voudrez dans six mois.

Sur le trottoir, il me pressa les doigts, et, m'embrassant, me chuchota encore : « *You are a terrible boy.* »

Je le regardais s'éloigner dans la nuit, et, comme la vie, à cette minute-là, me forçait à rire, de loin, je lui tirai la langue, et je fis le geste de lui donner un grand coup de pied.

Il ne pleuvait plus ; mais l'air était froid. Je me souvins que Wilde n'avait pas de pardessus, et je me disais qu'il devait être pauvre. Un flot de sentimentalité inonda mon cœur ; j'étais triste et plein d'amour ; cherchant une consolation, je levais les yeux : la lune était trop belle et gonflait ma douleur. Je pensais maintenant que Wilde avait peut-être mal interprété mes paroles ; qu'il n'avait pas compris que je ne pouvais pas être sérieux ; que je lui avais fait de la peine. Et, comme un fou, je me mis à courir après lui ; à chaque carrefour, je le cherchai de toute la force de mes yeux et je criai : « Sébastien ! Sébastien ! » De toutes mes jambes, je dévalai les boulevards jusqu'à ce que j'eusse compris que je l'avais perdu.

Errant dans les rues, je rentrai lentement, et je ne quittai point des yeux la lune secourable comme un con.

Oscar Wilde est vivant !,
de Fabian Avenarius Lloyd,
dit Arthur Cravan (1887-1918),
est paru dans la revue *Maintenant*,
n° 3, en octobre-novembre 1913.

ISBN : 978-2-89816-162-9
© Vertiges éditeur, 2020
– 1163 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2020

Lecturiels
www.lecturiels.org